

Jean-François Staszak, Soizik Vasseur

2 mars 2004

Gauguin : colon ou sauvage ?

Le Café géo de ce soir est exceptionnellement délocalisé, dans l'espace et dans le temps : le transfert du dernier au premier mardi du mois entraîne notre transhumance (exil ? pour entrer dans le thème) du café de Flore à la « « Taverne », sur le trottoir d'en face.

En ce qui concerne la « flore », (la faune ?, le public) le temps et le lieu, nous voilà en fait transportés bien loin... Destination Tahiti et les îles Marquises via ou plutôt media la peinture et l'art en général, Gauguin en particulier...et presque en personne.

L'intervention et le débat nous laissent la vivante impression d'avoir rencontré Paul Gauguin « quelque part » sans que l'on parvienne à se souvenir si c'était à Lima ou au Danemark, à Paris ou à Pont-Aven, à Tahiti ou aux Marquises, ou bien à l'église, sur le bateau, ou encore sur le banc des accusés d'un tribunal. Enfin toujours dans un « ailleurs ».

Jean François Staszak arrive avec cinq grandes questions :

« Merci à tous d'être venus malgré tout ce que vous avez vu et entendu sur Gauguin en cette année du centenaire de sa mort, le risque de lassitude devient grand. Mais la géographie a quelque chose à dire sur Gauguin , et peut être même plus encore Gauguin a t'il quelque chose à nous dire sur la géographie ».

Nous pouvons discuter des enjeux que représentent en géographie le fait de travailler sur une personne, et un artiste en particulier, à partir d' une méthode qui a des traits communs (on remet ça) avec les façons de procéder des géographes anglo-saxons.

Le titre proposé pour cette soirée « Gauguin, colon ou sauvage ? » nous provoque un peu, on peut hausser d'un demi-ton en précisant « génie ou salaud ? ».

Prenons en compte les jugements et les représentations de certains Tahitiens et critiques américains féministes, sur les ombres (les mêmes) de Gauguin, « l'ivrogne syphilitique et pédophile dont le lycée de Papeete portait le nom ». « Gauguin choque encore » comme titrait un journal à Tahiti au lendemain d'un colloque où une écrivaine tahitienne invitée à parler de son regard sur l'artiste tenait ces propos incisifs.

Nous sommes loin de l'image du génie héroïque qui a tout compris à Tahiti, aux Tahitiens et révolutionné l'histoire de l'art en se dégageant à la fois du réalisme et de l'impressionnisme pour inventer le primitivisme, justement grâce à l'expérience personnelle de Gauguin et à tout ce qu'il apprend de sa rencontre des cultures tahitiennes et marquisienne.

Il ouvre la voie à l'art moderne et sa peinture a une profonde influence sur Matisse, Picasso... Le voilà donc précurseur du cubisme, du fauvisme et de l'art abstrait. Gauguin est au un tournant dans l'histoire de l'art, et dans l'histoire du regard occidental sur le monde en cherchant dans la culture de ces peuples dits primitifs son inspiration. N'est il pas plutôt insatiable dans sa quête perpétuelle d'un ailleurs, à Tahiti comme par son art ?

Mais il faut aussi prendre en compte le contexte d'une époque et d'un lieu particulier, Tahiti sous domination coloniale. Toute cette période de la France coloniale doit être revisitée.

Ce qui est très intéressant, c'est que Gauguin lui-même a participé à l'élaboration de son mythe

Les réponses que peut apporter la géographie sur Gauguin concernent ce rapport entre l'Occident et l'ailleurs, qui s'incarne dans un lieu particulier, Tahiti, en tant que figure d'un paradis perdu. Les géographes peuvent apporter des éléments d'explication au personnage et à l'œuvre. Inversement, Gauguin a beaucoup à apprendre aux géographes sur le Monde du 19^e et du 20^e siècle. A travers son art et ses écrits, on a une bonne image de ce qu'il voit et pense dans le monde, de ce qu'il fait du monde. Il est exemple riche de ce que peut être l'appréhension du monde par l'Occident. C'est aussi et surtout un visionnaire : il voit le Monde tel qu'il sera, il anticipe. Les images de Gauguin vont marquer, vont nous marquer et avoir une influence sur nous. C'est dans un Monde hérité de Gauguin que nous vivons par ces images qu'il a laissées. Lesquelles ? Troisième question

La quatrième question est celle des enjeux théoriques et épistémologiques de cette géographie des mondes intérieurs. L'entrée dans les représentations en sciences sociales doit se faire par les individus. Il y a une réalité telle qu'elle est vécue par les hommes. Il n'y a pas d'autre monde que ce bocal dans lequel nous baignons tous. Il s'agit de prendre au sérieux ce que pensent les gens, c'est à dire placer au centre de notre réflexion la notion d'acteurs.

La cinquième question : qu'est ce que le géographe a à faire avec l'art ? Gauguin n'a pas peint Tahiti mais le Tahiti de ses rêves. L'intérêt ne porte pas tant sur Tahiti ou sur l'œuvre de Gauguin que sur ce qu'on a retenu de lui, cette idée fondatrice du mythe, de cette histoire que tout le monde connaît déjà avant qu'on la raconte, cette aspiration à l'ailleurs d'un peintre exilé parti se ressourcer au bout du monde.

On a critiqué vivement certains aspects douteux de cette aspiration à l'ailleurs. Elle caractérise à la fois le primitivisme et... le tourisme. On lui fait les mêmes reproches : consommer l'autre, l'exotique, folkloriser, aliéner des cultures riches en les superficialisant. On reproche en fait ce malentendu entre comprendre l'autre et l'exploiter. Pour comprendre Gauguin, il faut savoir que les gens de son temps n'ont aucune curiosité. Il s'agit d'étudier le rapport de l'Occident à l'autre, il y a un rapport entre l'autre et l'ailleurs.

Il rejette la modernité et veut retrouver l'authenticité perdue de la civilisation moderne dévoyée dans laquelle il baigne en l'empruntant à l'autre : l'autre, c'est d'abord le paysan breton qu'il perçoit comme plus proche des rythmes et de la vie de la nature, puis le sauvage tahitien. Gauguin lui va ailleurs. Son entreprise vise moins à traverser l'espace qu'à remonter le temps, à retrouver une origine perdue. Il y a une hiérarchie des mots dans le primitif et l'occidental. Le pouvoir du touriste c'est de posséder l'argent. Son pouvoir permet de stigmatiser, d'altérer l'autre. Gauguin espère trouver une solution à ses problèmes.

Débat

Gilles Fumey : Pourquoi chercher les contradictions de Gauguin et notamment celles qu'il n'a pas résolues ? Pourquoi cette attitude de procureur face à ce qu'a fait Gauguin ? Jean-François Staszak : Dans la mesure où sa correspondance a été publiée il est devenu un personnage public ; c'est lui qui l'a voulu. De plus Gauguin est aujourd'hui un enjeu politique. Dans l'image qu'il laisse de l'artiste maudit parti vivre parmi les sauvages il y a des éléments qui

jurent comme ses tendances à la pédophilie. Gauguin n'a pas été pire que les autres. A Tahiti, Gauguin vivait comme un colon même s'il ne possédait de plantation ; il vivait de son patrimoine et de la vente de ses tableaux à la fin de son séjour. A la fin des années 1890, il s'engage dans le journal du parti catholique et du parti français. Il n'est donc pas anti-colonialiste. Certains de ses appels au lynchage contre la communauté chinoise sont aujourd'hui inacceptables.

François Lepagnot : il existe un courant anti-colonialiste à la fin du siècle, notamment au sein de la seconde Internationale.

Michel Sivignon : Le débat porte sur quelque chose de mal défini : on peut être à la fois génie et salaud. La question est celle des rapports entre les conditions matérielles et sociales d'un personnage et sa production artistique. En d'autres termes, peut-on apprécier une œuvre d'art indépendamment de l'information que l'on a sur son origine ? Il est intéressant de noter que des formes d'art sont nées quelque part. A propos du projet du musée des arts primitifs au quai Branly deux opinions se sont divisées : d'un côté un point de vue didactique ou celui selon lequel les formes parlent d'elles-mêmes.

Jean-François Staszak : Peut-on apprécier les formes sans les comprendre ? Il est clair que l'on comprend mieux l'œuvre de Gauguin dans son contexte idéologique colonial. Gauguin a passé quelques mois à la Martinique et manifeste un attachement pour ce lieu et ses habitants et ses « habitantes ». Lorsqu'il peint des paysages, il se libère des canons de la peinture occidentale et s'inspire du japonisme Hoquai. Il garde une grande nostalgie des lieux où il s'est plu. Gauguin va ailleurs pour être lui-même, il aspire à être autre. Sa vision du sauvage est celle d'un âge d'or, d'une nouvelle Cythère, d'un paradis de l'amour. A Tahiti, il constitue un enjeu politique par rapport à l'indépendance. A Tahiti Gauguin horripile car il oblitère deux mille ans d'histoire. Cette assimilation de Tahiti à Gauguin est une négation de la culture tahitienne. Comme de nombreux colons, Gauguin déteste l'administration coloniale et son représentant local, le gouverneur. C'est pourquoi il prend la tête du parti catholique opposé au gouverneur. Quand il part aux Marquises, il va au bout du bout du monde (1500 km de Tahiti, cinq jours de voyages), Gauguin se dresse contre le pouvoir en prenant la défense des indigènes pour le sort desquels il était horrifié. Il ne supporte plus l'arbitraire et la médiocrité du pouvoir, il pousse les indigènes à la rébellion. Il était d'un anti-cléricalisme virulent. Au début, Gauguin consomme de l'exotisme comme tous les orientalistes. Il vend du pittoresque et ne compte pas s'installer. A son retour sa première expo est un succès d'estime. Puis il commence à s'impliquer dans la vie tahitienne.

Gilles Fumey : le monde est représenté par Gauguin. Voilà ce qui peut intéresser les géographes.

Jean-François Staszak : en effet poser des questions introduit un biais et pose le problème de la maîtrise du code. Il y a des choses que les mots disponibles ne suffisent pas à dire. C'est pourquoi travailler sur un artiste, c'est du pain béni pour le chercheur en sciences sociales, car il trouve le langage qui convient le mieux, et même il l'invente. Et toute sa vie vise à exprimer un univers. La dimension géographique de la vie de Gauguin est saisissante. A un an, sa mère l'emmène à Lima, ce qui est rare à l'époque. A l'âge adulte, on le trouve pilotant dans la marine marchande pendant quatre ou cinq ans, puis agent de change, il épouse alors une danoise et s'installe au Danemark, puis revient à Paris, part s'installer en Bretagne, puis à Paname, puis en Martinique, puis au Tonkin, à Madagascar, il vit dix ans à Tahiti et aux

Marquises et à la fin de sa vie il a encore le projet de s'installer en Espagne. Quelles poursuites insensées, forcées, d'ailleurs !

Dans une problématique féministe ou post-coloniale, les techniques de déconstruction permettent de cerner les catégories derrière un discours binaire : ici/ailleurs ; homme/femme ; européen/tahitien... Au fondement épistémologique de cette démarche, il y a cette idée qu'un individu permet de comprendre la société. Après avoir travaillé sa thèse d'Etat, Alain Corbin disait : « après avoir travaillé sur 700 000 hommes, je n'en connais aucun. » Les gens ne sont pas des idiots culturels ballottés par des lois sociologiques. Ils font des choix et ont des visions du monde. Nous devons écouter les arguments et prendre au sérieux les argumentations. Pour comprendre une société, il faut comprendre ce qui se passe dans chacune des têtes et comment cela s'agrège. Les acteurs produisent le monde. 1906 : avec la découverte de l'art nègre, on a compris que d'autres sociétés que la nôtre peuvent faire de l'art ; on peut donc les faire entrer dans l'humanité puisque c'est là une des distinctions entre l'homme et l'animal. Le regard occidental sur le sauvage change. Mais cela ne se traduit pas immédiatement par un changement politique. Les outils intellectuels ne sont pas encore là pour résoudre la question de l'anti-colonialisme. Toutefois, le monde n'est plus le même à partir du moment où il y a un art nègre. L'idée de Gauguin selon laquelle les artefacts comme les bols, les cuillères... relèvent de l'art tribal, est relativement nouvelle. Gauguin écrit beaucoup. Le Noa-Noa est une autobiographie romancée qui lui sert à expliquer ses tableaux tahitiens. Cette fiction l'aide à faire vendre, en faisant croire qu'il vit en sauvage parmi les sauvages. Il est encore plus audacieux en sculpture où les canons sont encore moins établis qu'en peinture. Il emprunte les motifs aux idoles sculptées. Ce sont ces sculptures qui ont le plus impressionné Picasso (les demoiselles d'Avignon). Gauguin bouscule les hiérarchies de l'histoire de l'art en sculptant des bols, des sabots, des meubles. Il ne distingue pas l'art et l'artisanat. A Tahiti, il nomme sa maison « la maison du jouir ». La Polynésie en générale est vue comme île de « l'amour », un paradis terrestre. Absence de péché, pas de culpabilité, nudité sans honte. Il lui plaît de choquer.

Jean-François Staszak : avant d'y aller je ne voyais Tahiti que comme le rêve de Gauguin. Il me semblait que ce n'était pas la peine d'y aller. En atterrissant, je me rendais compte que je n'avais pas cru que Tahiti existait vraiment. Mais cette île paradisiaque, elle existe avec ses odeurs, ses parfums de fleurs, ses couleurs tropicales, sa végétation, ses femmes. On a l'impression que cette île est au milieu de nulle part alors qu'elle est au centre d'un réseau d'îles liées les unes aux autres.

C'est sur une remarque d'**Yves de Chateaufieux** que le café géo va se clore : si mes souvenirs sont bons, le cargo de ravitaillement y est attendu avec impatience. Mais pour les Marquises, il y avait 90 000 habitants avant la colonisation, 2000 après. Pour les Tahitiens, Gauguin « c'est un colon dont nous rebat les oreilles » comme le montre l'exemple du faible succès de l'exposition en 2003 à laquelle le musée d'Orsay avait envoyé une dizaine de tableaux sous haute sécurité.

Compte-rendu : Soizik Vasseur